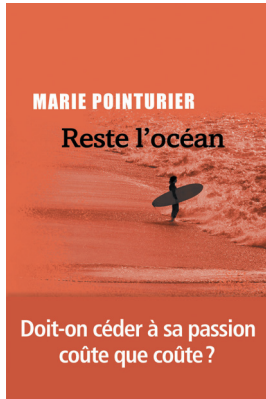


MARIE POINTURIER

Reste l'océan



**Doit-on céder à sa passion
coûte que coûte ?**



Du haut de la dune, Bea promène son regard sur l'océan. C'est au mitan de sa vie, portée par un irréprensible élan vital, qu'elle ose rejoindre les jeunes surfeurs qui filent sur les vagues. Dans l'eau, l'euphorie des premiers instants et la beauté des éléments s'emparent d'elle. Bientôt, ses points d'appui familiaux et professionnels vacillent face à cet idéal intérieur, qui va prendre la direction de sa vie. En s'autorisant cette échappée, elle part à la recherche d'elle-même et se découvre dans une passion dangereuse mais aussi enivrante et libératoire. Doit-on céder à sa passion coûte que coûte ? Ce roman sensuel est l'histoire d'une métamorphose.

MARIE POINTURIER est née à Paris. Elle est longtemps correspondante pour *Vogue* à New York, avant de se consacrer au journalisme de voyage. Elle partage désormais sa vie entre Londres et l'atmosphère sauvage de la côte landaise où elle aime écrire et surfer. *Reste l'océan* est son premier roman.

Marie Pointurier

Reste l'océan



Liana Levi

À Richard

*« Il restera la mer quand même, les océans.
Et puis la lecture. »*

Marguerite Duras, extrait d'entretien.

*« Ainsi en va-t-il de ces sensations
électives dont j'ai parlé et dont la part
d'incommunicabilité même est une source
de plaisirs inégalables. »*

André Breton, *Nadja*.

Lundi 26 août

– Viens.

Il est de l'autre côté du portail, sur son vélo ; un pied par terre, l'autre sur la pédale. Il a lâché le guidon, se gratte l'épaule par-dessus son tee-shirt qui sent encore le sommeil. Il a le soleil levant dans le dos. Lui aussi s'est réveillé tôt. Il est allé voir les vagues depuis la jetée :

– Viens, ça va être bien ce matin.

L'air est doux. Quelques mésanges s'affairent. Béa boit son café assise sur les marches du perron, dans les premiers rayons. Elle s'est réveillée en sursaut ce matin, avec cette humeur poisseuse qui peut coller parfois toute une journée. Alors elle s'est mise à l'attendre là, dehors. Elle s'avance pieds nus, marche difficilement sur les gravillons qui dessinent l'entrée de son jardin côté ruelle. Une ruelle bordée de ronces rampantes, d'éléagnus increvables, de délicieuses mûres en fin d'été. Elle arrive à hauteur de Virgile, laisse le portail entre eux. Elle renoue le lien de son kimono.

Il va faire très beau.

Ils se font face dans le calme du matin. Elle regarde ses yeux. Elle y cherche l'assurance que tout finira par se diluer dans l'océan.

Il ne lui demande pas si elle va bien. Il lui dit juste qu'il faudrait se mettre à l'eau avant huit heures pour profiter

de la marée montante. Béa veut savoir s'il y a du vent. Virgile secoue la tête.

Ils sont coutumiers de ce genre de conversations, et elle y trouve déjà de la chaleur et du réconfort, sans excédent de gestes ni de paroles.

– Allez, viens.

Mais oui, bien sûr qu'elle vient.

– J'arrive, laisse-moi dix minutes, on se retrouve comme d'habitude.

Juste le temps d'attraper sa combinaison en Néoprène pendue à sécher dans la buanderie. Elle l'enfile, finit sa tasse, le liquide est tiède maintenant. Les cheveux en bataille, son mari lui sourit. Il pioche, sans choisir, dans la boîte à capsules, l'enclenche dans la machine à café, appuie sur un des boutons qui se met à clignoter.

Béa retrouve le tube d'écran total abandonné sur le comptoir de la cuisine et applique la crème en couche épaisse sans prendre la peine de se regarder dans un miroir.

– Déjà?

– Oui, apparemment c'est bien. Faut pas que je traîne, après la marée haute gâchera tout. Tu as des réunions toi ce matin?

– Le festival est en train de devenir une grosse machine.

Il se frotte les yeux.

– C'est génial mais j'ai encore tellement de détails à régler...

Sans écouter le reste de la réponse, elle entre dans leur chambre et prend son surf qui trône en équilibre comme un totem. Ce sont ses filles qui ont déniché sur internet ce pied en teck contre lequel elle peut le caler à

la verticale. Il y a une encoche dans le socle pour le tail, une fente où glisser la dérive et deux bras de bois incurvés gansés de feutre doux qui enserrant la planche de part et d'autre à mi-hauteur. Elle en a commandé deux. Ils ont mis trois semaines à venir d'Australie, accompagnés de frais de douane exorbitants.

Dans la cuisine, le café coule, la machine percole en tremblant bruyamment.

Béa prend un de ses surfs, elle en a deux, un rouge et un bleu. Un mini malibu pour les toutes petites vagues ; un 6'2 pour les autres jours, une taille intermédiaire, versatile comme lui avait conseillé le jeune gars souriant, particulièrement investi dans son achat et dont les yeux rougis et les pieds nus trahissaient une certaine aptitude à l'hédonisme. Elle choisit le bleu. Elle passe sa main sur la surface de résine pour enlever les quelques grains de sable encore collés. Elle passe sa main surtout parce qu'elle aime cette sensation. L'époxy est doux et les courbes du rail sont agréables. Elle effleure les imperfections cabossées, les heurts, les coups, reconnaît les marques de ses genoux, de ses coudes. Elle sent les empreintes de toutes ces heures à se presser l'une contre l'autre. Elle aime aussi la rugosité quand sa main glisse sur la wax grisâtre, granuleuse. Sa planche est une promesse.

Elle connaît plein de surfeurs qui ont dormi avec la leur, finalement elle comprend. Elle se dit qu'il faut vraiment qu'elle repasse une nouvelle couche de wax. Exposer sa planche au soleil chaud, attendre que la cire fonde, tout enlever patiemment avec une carte de plastique, un bout de plaque de métal, ce qu'elle trouvera. Pour ça elle est capable de déployer une minutie qu'elle n'a jamais d'ordinaire. Une fois la surface propre, il faudra appliquer la sous-couche de paraffine. Dessiner

sur les trois quarts inférieurs de la planche des lignes parallèles, les croiser, les superposer. Faire ça bien, parfaitement, au cordeau, jusqu'à s'absorber dans ce seul et unique geste. Une tension de l'esprit qui fait oublier le jour et l'heure. Puis il faudra appliquer la wax en petits mouvements circulaires qui viendront foutre en l'air tout ce bel ordre qu'elle se sera appliquée à tracer. Ce sont les points de croisements qu'on cherche à multiplier pour adhérer. Un surf bien waxé ça n'a rien à voir. Mais là elle n'a pas le temps. Elle cale son surf sous son bras, traverse le jardin, sort par le portillon à l'arrière, côté plage.

Elle longe le grillage, juste à la lisière de la forêt. La maison est posée sans heurt dans ce coin préservé du massif landais. Quand ils l'ont fait construire avec son mari, ils ne voulaient rien de sophistiqué, aucune préciosité. Une maison de plage familiale, confortable mais pas compliquée, dans laquelle ils pourraient passer l'essentiel des vacances avec leurs enfants, deux filles, des jumelles identiques et dégourdis. Ils avaient envie de lumière et de larges ouvertures sur le ciel et la forêt de pins. Elle n'a tenu qu'à deux choses : que le bardage soit noir, car c'est la couleur qui se marie le mieux avec le vert nuancé de ce paysage-là, et que chaque pièce ait aussi son ouverture sur l'extérieur. Rien pour entraver le mouvement, ni l'envie de ficher le camp, même en douce. Chacun a donc la liberté d'aller et venir sans passer forcément par la porte d'entrée, sans comptes à rendre.

Béa enjambe les ronces qui protègent leur accès secret à la forêt. Les ronces et les ajoncs griffent ses chevilles, ses tibias, ses mollets. À force de passer là, les éraflures fraîches se mêlent aux cicatrices anciennes.

Elle voit Virgile qui l'attend là où le chemin nord-sud croise l'est-ouest. La lumière est très douce, dorée à cette heure. Les cheveux blonds bouclés qu'il porte longs sur les épaules attirent et absorbent les rayons. Comme ça vite fait, elle pense à un ange qui irradie la force et la vie, avec un surf jaune sous le bras et une combinaison de caoutchouc noir balancée sur l'épaule.

Il avait raison, il n'y a pas de vent, tout est immobile, lui, les pins, l'air. Elle n'entend que le crissement de son pas sur les aiguilles de pins séchées qui tapissent le sol d'une nuance d'ambre mat. Tout est immobile. La forêt retient encore son souffle.

Elle arrive à sa hauteur, lui sourit. Il doit lui sourire aussi. Mais elle ne voit pas, son visage est à contre-jour.

Ils s'engagent sur l'étroit sentier qui coupe la verticalité des pins et les diagonales des rayons du soleil rasant. Ils avancent dans cette géométrie paisible. Ne parlent pas. Se suivent dans la majesté muette de la forêt qui s'éveille.

Cette marche dénoue son corps, stimule la mécanique de son cœur. Sa perception s'aiguise. Elle écoute le silence s'emplir de bruits : là, une baie d'arbousier se détache, tombe sur le tapis d'aiguilles et de sable. Elle l'entend presque rouler. Déjà les premières décharges d'adrénaline.

Puis, à la lisière de la dune, quand la forêt va laisser place au sable, il faut enjamber le mikado géant des jeunes troncs abattus lors de la précédente tempête et se glisser entre les buissons d'une barrière de ronces hautes dont les épines acérées accrochent encore. La dune apparaît alors, juste là, devant eux. L'ascension est courte mais raide.

Reste quelques dizaines de mètres à parcourir sur son sommet qui s'étire un peu avant de dégringoler sur

la grève. C'est peut-être là, sur ce pan de dune sauvage et pastel, là où le vent marin dessine d'impeccables méandres sur le sable et fait danser les oyats, que l'excitation est la plus douce. Quand Béa entend l'océan mais ne le voit pas. Quand elle ne sait pas encore si les vagues seront clémentes ou violentes.

Parce qu'à la fin tout dépend de la vague. Et l'appréhension faite de peur et d'envie a pris le parfum de miel de l'immortelle et la teinte mauve sombre des panicauts de mer.

Cette plage est leur terrain de jeu. Difficile d'accès, elle n'est fréquentée que par leurs voisins, une petite communauté plutôt bien lotie en quête de nature brute et de silences venteux. Plusieurs dizaines de maisons de bois composent cet îlot paisible mais pas très accueillant. Ils partagent le même besoin d'heures solitaires, le même embarras bourru face aux conventions. Quand ils se croisent, un échange de regards fait l'affaire. Un sourire c'est bien aussi. Parfois tout le monde a bien envie de s'arrêter, discuter un peu. Alors on s'arrête, on discute un peu. L'effort est réciproque et la maladresse sincère. On se dit ce qu'on sait déjà : qu'il a enfin plu, qu'il fait trop chaud, que les baies sauvages ne sont pas encore assez mûres. Puis on fait un petit point rapide des conditions marines ce matin-là, cet après-midi-là. Chacun cache ses démons.

Ils ont tous choisi de s'installer de ce côté sud de la dune : quand il faut passer le pont et franchir le courant d'eau qui va ensuite se jeter dans l'océan, faisant barrage naturel à toute tentative d'intrusion de la part de badauds, qu'ils soient perdus ou juste curieux. Trois chemins camouflés par les buissons de ronces et de bruyère cendrée leur permettent, comme Béa et Virgile viennent

de le faire, de traverser les pins jusqu'à la dune, jusqu'au rivage nu. On ne vient pas ici par hasard.

Le village se divise en deux parties. Le côté nord, les marchands de glace, les petites boutiques estivales, le surf shop, les cafés où l'on se retrouve, le maillot encore mouillé, le parking et la grande montée qui mène à la plage. Et puis il y a ce côté-ci, leur côté, le côté de cette communauté un peu mal léchée qui aime bien qu'on lui foute la paix. Ce matin Béa et Virgile ne croisent personne.

À cette heure-là, à cet endroit-là, la plage est déserte. La côte se dessine sous leurs yeux jusqu'à ce que l'horizon s'empare de la bande dorée, de l'écume blanche, du bleu de l'eau. Devant eux, autour d'eux, le paysage saisit tout ce qui est, tout ce qui compte. Ici et maintenant, le monde est à eux.

Ils marchent vers le rivage, prennent un moment pour se préparer, sans quitter l'océan des yeux. Dans un mouvement souple de rotation du coude et de l'épaule, Virgile tire le cordon qui pend dans son dos pour fermer sa combinaison. Béa regarde comment les muscles jouent sous la couche lisse du Néoprène.

Il saisit son surf, entre dans l'eau, sans courir, sans forcer. Une vague casse sur le bord, l'écume mousseuse caresse le sable, il plonge sous la suivante appuyant sur sa planche pour la faire couler avec lui. Béa lui crie : je veux être toi. Ce qu'elle dit la fait rire et rougir.

Il sort la tête de l'eau, se retourne en souriant, il n'a rien entendu.

Mais elle a quand même envie d'être lui, de s'appeler Virgile, d'avoir vingt-trois ans, d'être fort. C'est une histoire qui n'a rien à voir avec le désir.

Elle voit son corps à lui comme un outil sophistiqué, performant, une machine flexible et fiable, qui démarre sans starter. Elle ne veut pas parler de ça avec lui, mais elle envie son inconscience. Son rapport avec son corps est instinctif. Il ne s'en soucie pas. Il n'y a aucune pensée, rien entre la commande et le mouvement, juste l'impulsion et l'intention.

Pour elle, maintenant c'est devenu différent. Son corps a changé, il a besoin de soins et d'attention. Elle ne peut plus entrer à l'eau aussi vite que lui. Elle doit étirer ce corps, l'échauffer. Le cou d'abord, en mouvements lents. Elle penche sa tête sur le côté, puis l'autre, en avant puis en arrière, l'abandonne à son poids, laisse la gravité agir. Elle subit le bruit irritant de ses grincements intérieurs, les cervicales. Puis elle roule les épaules, entrelace ses bras, les contraignant à dessiner dans l'air des angles aigus. Elle cherche ensuite à allonger les muscles de son dos et l'arrière de ses jambes dans une position empruntée au yoga, son corps en V inversé. Elle pousse sur ses mains dans le sable, ancre ses talons, force le mouvement jusqu'à sentir la douleur agripper sa colonne vertébrale, travailler dans son bassin et pétrifier l'arrière de ses cuisses, de ses mollets. Alors, dans une expiration lente, elle pousse un peu plus sur ses mains, se concentre sur la douceur du sable qui coule entre ses doigts, explore la douleur jusqu'à ce que celle-ci lâche finalement sa prise, laissant circuler à sa place un flux de plaisir brut. Le corps est assoupli, prêt.

Après l'effort, elle devra masser ce corps endolori, l'étirer à nouveau, le laisser récupérer, le remercier, le pousser, le supplier, le bichonner, le flatter, le tancer, l'admonester. Un soliloque constant, parfois épuisant,

entre reconnaissance et frustration, saluant toutes les victoires, n'acceptant qu'amèrement les défaites.

Sauf quand elle est dans l'eau. Il la laisse alors tranquille, coupe certains circuits. Il lui est arrivé de découvrir sous la douche des ecchymoses, des coupures, des traces de coups. Parfois le sang a coulé de sa bouche, du haut de sa main ou elle ne sait d'où sans qu'elle ne s'en rende compte. Son corps, plongé dans l'eau froide et l'adrénaline, reçoit sans broncher.

Ces marques de combat la rassurent, la maintiennent du bon côté de la vie. Son corps décline, elle le voit bien. Mais elle note quand même sa bravoure. Parfois l'océan la prend, la gifle et la jette violemment sous la vague. La force de la houle la maintient sous l'eau de longues secondes. L'avalanche d'écume annihile tout point de repère. Les mouvements de l'eau l'aspirent, la secouent, la recrachent. Sa tête tourne. L'engin relié à sa cheville peut frapper la tête, le bras, le dos, la jambe. L'océan la piétine, elle et son courage, elle et sa passion. Il n'en a rien à foutre. Il claque toute prétention d'intimité. On ne fait pas un avec l'océan. Il essaie de la noyer. Aime-moi si tu veux mais je suis dangereux. Les longueurs de piscine qu'elle comptabilise tout au long de l'année en entraînement régulier l'aident à s'imposer le silence intérieur (chut, ça va aller, reste tranquille, ne lutte pas). Une bouée mentale dérisoire mais qui lui permet de laisser passer l'orage blanc et remonter vers le ciel, vers l'air. Puis c'est la grande bouffée d'oxygène. Elle se repère alors à ce qu'elle voit en premier, le rivage, l'horizon. Elle tire sa planche à elle, s'y agrippe, vérifie où en est la lame suivante.

La vache !

En général, ça la fait rire. Elle exulte. Elle rit, seule, pour elle. Comme un enfant, elle joue à se faire peur et bon sang bon sang bon sang que c'est bon de gagner.

Alors quand Béa voit le corps neuf, obéissant, capable de son ami, elle veut le même. Elle pourrait surfer mieux, surfer comme lui, surfer comme si c'était facile. Elle aimerait tant voir ce que ça fait.

Elle entre dans l'eau, rame vers le large, passe les rouleaux et leur tumulte. Cela lui prendra un peu de temps et beaucoup d'efforts, elle a moins de puissance dans ses bras, moins de technique aussi, pour arriver derrière la barre, là où tout est calme, là où tout se forme. Alors elle rame, tend ses jambes derrière elle, serre ses fesses, cambre son dos, relève la tête, sent sous son ventre la planche dure et rame, s'allège et rame pour atteindre le point mouvant où l'onde se lève, se gonfle, se cabre, se projette sur la grève. Là où elle est au plus près de cette mécanique parfaite et perpétuelle. Là où elle se sent à sa place.

Ils ne se parlent pas. À l'eau, on n'est pas obligé. Elle aime mieux comme cela. Tout est trop beau. Assise en équilibre, les jambes de part et d'autre de sa planche, elle ferme les yeux, passe ses mains sur son visage, lisse ses cheveux noués en un chignon serré. Elle inspire, regarde autour d'elle, grisée déjà de flotter sur cette masse insondable et sans limite, éblouie par les copeaux de lumière dorée projetée par le soleil sur l'onde tranquille du matin. Elle veut s'emplir de ce qu'elle voit, de ces nuances de bleu qui se touchent et en inventent d'autres. La cadence des flots attrape ses pensées, les berce ou les noie. L'océan crée une scène extraordinaire qu'il rejoue



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2026

Couverture : D. Hoch

Photo : © Cavan Images/Alamy

Cette édition électronique du livre *Reste l'Océan* de Marie Pointurier
a été réalisée en décembre 2025
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 979-10-349-1166-0)
ISBN ePDF: 979-10-349-1168-4